

3 Sermons

Karl Barth : Hébreux 12, 1-2

1936

Walter Lüthi : Daniel 3

Ed. Thurneysen : I Corinthiens 15,
12-14, 35-43

On peut se procurer ces traductions en versant 1 fr. au compte de chèques N° II.6882
Marcel Pasche, Lausanne.

[1936]

KEA 283

Chers paroissiens,

Je dois vous avouer la première pensée qui m'est venue à l'esprit au moment où l'on me demanda de prêcher ici en ce jour de fête: Que peut-il y avoir de commun entre Bâle (et les Bâlois) et l'Ascension de Jésus-Christ? Ne sommes-nous pas tous ici trop "rangés" et trop satisfaits, trop sensés et trop neutres, pour que nous puissions prêcher et écouter cette chose dans toute sa vérité? Mais on pourrait en dire autant, n'est-il pas vrai, sur le compte d'autres hommes habitant d'autres villes et d'autres pays. L'Ascension de Jésus-Christ n'est pas une de ces choses que nous, gens de Bâle et d'ailleurs, tenons d'emblée pour vraie, pour bonne et pour belle. Seul peut nous atteindre le message que renferme l'Ascension. Nous ne sommes donc pas ici pour nous demander quel profit nous pourrions bien tirer de ce message, mais nous sommes rassemblés ici pour apprendre ce que ce message veut de nous !

Il est là, ce message. "C'est pourquoi nous aussi (nous aussi ici à Bâle), puisque nous sommes environnés d'une si grande nuée de témoins", ainsi commence le texte. Il s'agit de témoins qui ont parlé et qui parlent encore. Mes amis, ce n'est pas moi qui vous apporte ce message dont je viens de parler, ce sont ces témoins qui l'ont apporté et qui l'apportent encore, et je ne puis que répéter ce qu'ils disent. Non pas un témoin, mais beaucoup de témoins, une nuée de témoins? Qui sont-ils ces témoins? Nous lisons leurs noms dans le chapitre précédent de l'épître aux Hébreux: Abel et Enoch, Abraham Isaac et Jacob, Joseph et Moïse, et Rahab, la pauvre petite prostituée. Voilà les témoins qui parlent et qui nous apportent ce message. Pourquoi nous apportent-ils un message? Nous ne savons d'eux qu'une chose: c'est qu'ils ont cru. On ne nous dit pas: ils ont reçu une éducation chrétienne qui a porté ses fruits dans leur vie; ou bien: ils ont eu une foi d'enfant qu'ils ont perdue puis finalement retrouvée; ou encore: ils avaient à coeur le développement de l'église; on ne nous dit même pas qu'ils étaient pieux; on ne nous dit pas non plus qu'ils étaient de grands théologiens; on nous dit cette seule chose: ils ont cru. C'est en cela qu'ils sont des témoins et qu'ils nous parlent comme des témoins. Est-ce vrai qu'ils nous parlent? Est-ce vrai que nous sommes environnés d'une nuée de témoins? Que nous sommes environnés? - Où sont-ils donc? Est-ce que par hasard ils ne vivraient que dans ce livre. La plus grande chose et peut-être la meilleure que nous puissions dire ici, c'est qu'ils vivent vraiment dans ce livre; ce qu'on nous dit à leur propos est vrai: ils sont morts et parlent encore, malgré leur mort. Ils parlent dans ce livre et leur voix retentira encore, quand bien même d'autres voix qui remplissent actuellement le monde de leurs cris se seront tues depuis longtemps. Mais ils ne parlent pas seulement dans ce livre. Ils ont des successeurs, ils ont des enfants, ils ont trouvé des imitateurs de leur foi. Depuis qu'ils ont vécu et parlé, la foi n'a pas cessé de réapparaître dans ce monde: ici ou là un homme se lève et, ne pouvant faire autrement, il fait cette chose toute simple: il croit. C'est ainsi qu'ils sont là et qu'ils nous environnent vraiment: il y a des croyants en Russie, en Allemagne et également ici à Bâle. Quoique nous puissions en dire, c'est un fait. Et si ces croyants ne nous plaisent pas, si nous nous méfions d'eux, revenons à ces premiers témoins, revenons à ce livre. Nous ne pourrions rien changer au fait: nous sommes environnés d'une nuée de témoins.

Et voici leur témoignage: l'Ascension de Jésus-Christ. Ce qui a été chanté dans cette cathédrale, je ne sais combien de fois, dans les messes de Bach, de Mozart, ou de Beethoven, que vous écoutez si volontiers, mes chers Bâlois, avec vos partitions à la main "qui sedet ad dexteram Dei Patris", voilà leur témoignage. Puissiez-vous l'avoir

entendu, ce vrai témoignage: "qui est assis à la droite de Dieu le Père". Croire, c'est lever les yeux vers Jésus, le chef et le consommateur de notre foi. Croire, c'est regarder en-haut, en détachant notre regard de la terre et de notre vie. Cela ne sert de rien de regarder comment font ceux qui croient. Qu'y a-t-il d'intéressant à ce qu'un homme croie, à ce qu'un homme ait certaines convictions et certaines opinions qu'il a pu acquérir de telle ou telle manière? Qu'y a-t-il là d'intéressant? La foi de l'homme est quelque chose de terrestre et d'humain, ni meilleur et ni pire que n'importe quel. La foi de l'homme n'est rien par elle-même; elle n'est rien sans un commencement et sans une fin, elle dépend absolument de son chef et de son consommateur. La foi de ces témoins nous parle et c'est précisément pour cela qu'elle ne nous montre pas ces hommes, qu'elle ne nous oblige pas à méditer sur nous-mêmes et sur ce que nous serions si nous nous mettions aussi à croire. La seule chose qui importe lorsque nous entendons ce témoignage, c'est de savoir de qui on donne témoignage. Croire, c'est regarder ailleurs qu'aux hommes, ailleurs qu'à leur foi ou leur mécréance et avant tout ailleurs qu'à nous mêmes; nous n'avons pas à nous demander si nous pouvons et si nous voulons croire, mais à regarder à celui qui est le chef et le consommateur de notre foi, Jésus.

Ces témoins qui nous parlent disent qu'ils ont vu quelque chose. L'Ascension de Christ, c'est que lui, Jésus, "s'est assis à la droite du trône de Dieu". Mes amis, celui qui a accompli ce dont on témoigne ici, qui s'est assis à la droite du trône de Dieu, celui-là possède la puissance. Non pas l'une ou l'autre des forces, ou des puissances que nous connaissons et que nous convoitons peut-être, mais toute la puissance dans le ciel et sur la terre: la puissance du créateur des cieux et de la terre, de celui qui est maître de toutes choses; la seule et dernière puissance; la puissance qui embrasse tout, qu'on ne peut éviter; la puissance qu'on ne peut regarder passer, comme on regarde passer la puissance d'un orage ou d'un torrent; mais la puissance qui a puissance sur nous-mêmes, la puissance devant laquelle il ne reste plus qu'à se prosterner et à prier: Mon Seigneur et mon Dieu! Voilà ce que les témoins ont vu et ce dont ils témoignent.

Réfléchissons à ce que cela signifie: Celui qui est le maître sur nous et sur notre vie, c'est à dire la puissance qui régit notre vie sous tous les rapports, notre vie secrète et notre vie apparente, notre vie et notre mort; la puissance divine à côté de laquelle il n'y en a point d'autre: Ce n'est ni le destin, ni la nature, l'eau, le feu, l'électricité; ni l'esprit, quand bien même ce serait l'esprit le plus profond et le plus vivant; ce n'est pas notre "Moi", une puissance que nous connaissons pourtant bien; non, la puissance qui régit notre vie et la vie du monde, c'est Jésus. Voilà ce qu'ils ont vu et ce dont ils témoignent: Jésus qui a puissance; Jésus qui est puissance, par ce qu'il est Jésus. Ce qu'ils ont vu, et comment en serait-il autrement-ils l'ont vu à travers un miracle. Il fut enlevé pendant qu'ils le regardaient et une nuée vint le dérober à leurs yeux, nous dit le récit des Actes. Il y eut un miracle: mais c'est moins l'élévation de Jésus-Christ qui est un miracle, que la manifestation de sa puissance.

Qui donc est Jésus? Ont-ils bien vu le Jésus qui a puissance, le Jésus qui est puissance parce qu'il est Jésus? Revenons au texte: Jésus, c'est celui qui, "au lieu de la joie placée devant lui, supporta la Croix et méprisa la honte". Ce Jésus est donc bien le Jésus de Vendredi-Saint. Comment devons-nous comprendre ce que cela veut dire? Nous lisons ces mots de croix et de honte. Est-ce donc le maître qui a enduré la croix et la honte? Oui, exactement. Ce n'est pas une image qui nous plaît, car il s'agit ici de châtimement, de souffrance, de mort d'un pécheur. Cette image n'est que trop semblable aux détresses humaines les plus profondes. Contemplons-la comme si nous ne savions rien d'autre du tout. Il y a là un fait: Jésus a une puissance; Jésus, c'est la puissance de Dieu sur nous et sur le monde et... c'est le crucifié! Que pouvons-nous encore dire ?

Mais écoutons encore: il a supporté la croix et méprisé la honte, "au lieu de la joie qu'il avait devant lui". Il aurait donc pu faire autrement, il aurait pu avoir de la joie; la croix et la honte n'étaient pas son destin. Mais, devant la joie qui lui était offerte, il est entré dans les ténèbres. Il a choisi librement et gracieusement notre misère au lieu de sa gloire. Nous savons très bien que nous tous aurions choisi autrement. Non pas la croix et la honte, mais cent fois, mille fois la joie -- si nous pouvions choisir. Mais nous ne pouvons pas choisir, nous n'avons pas cette liberté. Au contraire, notre destin, c'est de reposer dans les ténèbres, ce qui nous attend, c'est la croix et la honte, le châtement et la mort. Lui pouvait choisir et il a choisi -- il a choisi cela. Il est descendu à nous pour devenir ce que nous sommes. C'est pour cela, précisément pour cela que Dieu l'a élevé et lui a donné un nom qui surpasse tous les noms. Ce Jésus qui est descendu à nous pour devenir ce que nous sommes, c'est le même Jésus qui s'est assis à la droite du trône de Dieu. C'est lui, le maître tout puissant dans le ciel et sur la terre, lui qui, pouvant choisir a choisi ainsi; Lui qui a accompli cet abaissement et pris librement sur lui la plus profonde des humiliations.

Ecoutez encore une fois: Que dit-on de lui? Il supporta la croix et méprisa la honte. Entendez-vous le cri de victoire avec lequel on parle ici de l'abaissement de Jésus-Christ? En choisissant la croix et la mort, il les avait déjà vaincues: il supporta et méprisa! En suivant son chemin jusqu'à cette fin amère, il posait déjà le fondement d'un nouveau commencement. Pendant que le péché se dressait devant lui, le tourmentait et le poussait vers la mort, le pardon qu'il avait à donner, le pardon des péchés grandissait. Tandis que la mort exerçait sa puissance sur lui, la vie remportait la victoire. Chers amis, ce qui s'est passé à Vendredi-Saint, c'est déjà la résurrection et la vie qui fût ensuite révélée à Pâques et pendant les 40 jours jusqu'à l'Ascension. Déjà là se réalisa: Jésus est vainqueur.

C'est dans cette foi. que parlent les témoins, en regardant à cette victoire obtenue à Vendredi-Saint. Il n'oublieront plus jamais que cela s'est passé. Qu'il ait été là en tel vainqueur, cela ne peut pas rester au second plan comme ces choses qui arrivent dans notre vie et que nous reléguons dans les souvenirs. Qu'il disparût ainsi à leurs yeux en se révélant le maître de toutes choses, ce fut une séparation qui n'a rien de commun avec la façon dont les hommes se séparent. Cela signifiait pour eux que leur vie serait dorénavant liée à ceci: Regarder à Jésus, le chef et le consommateur de notre foi. Ces hommes ne peuvent faire qu'une chose: regarder en-haut. Voilà ce qu'ils ont gardé, une vie qui témoigne entièrement et exclusivement de cette vérité: Il s'est assis à la droite du trône de Dieu. Voici quel fut dorénavant leur monde: Cette terre, oui notre vieille terre avec ses mares de sang et de larmes, avec sa criante injustice et toutes ses épuisantes misères, mais aussi la terre au-dessus de laquelle s'étend ce ciel de la toute-puissance, de cette puissance qu'est Jésus. Ce n'est plus leur temps qui est actuel: c'est le temps de Jésus. Ce n'est plus leur monde qui la domine, c'est le monde de Jésus, l'"autre" monde. Et ce monde est la patrie de tous ceux qui reconnaissent en Jésus leur maître et qui l'invoquent. C'est la communauté de ceux qui ne veulent savoir qu'une chose: Jésus a vaincu et il vaincra. Ils le savent et ne se lassent pas de le réapprendre chaque jour. Et ce qu'ils firent, ce fut tout simplement de croire, avec une foi fondée sur ce chef et ce consommateur, une foi assurée dès son début et jusqu'à son accomplissement: ces deux points d'appui sont indispensables à notre vie terrestre.

Chers amis, pouvons-nous et voulons-nous faire taire ce langage-là. Refuserons-nous de l'écouter? Ces témoins ne nous contraignent pas à croire. Ils parlent dans ce livre où nous apprenons à les connaître, et nous avons aujourd'hui à nouveau entendu parler d'eux. Ils ne font rien d'autre que de regarder à Jésus, le chef et le consommateur de leur foi. Mais ce regard vers Jésus, c'est leur message, c'est le

grand message biblique qui ne cesse, aujourd'hui comme de tous temps, de venir à nous. Ce message est pour chacun de nous le grand mot d'ordre: Déposons tout fardeau et le péché qui nous enveloppe! Serait-ce une exigence irréalisable pour nous? N'ont-ils pas une prétention exagérée? "Déposer notre fardeau?" N'en sommes-nous pas incapables?

Nous le connaissons ce fardeau, chacun connaît le sien, et nous savons ce que c'est que de le porter chaque jour, voire une vie entière. Et l'on nous dit: Déposez-le! Nous connaissons aussi notre péché et nous savons ce que signifie : il nous enveloppe. Notre péché c'est vouloir toujours nous aider nous-même, être tranquilles à notre façon, inquiets à notre façon, aimer et haïr comme nous l'entendons. Comment y renoncer ? Pouvons-nous sauter par-dessus notre propre ombre? - Nous ne pouvons et nous ne devons pas y renoncer. Mais nous pouvons et devons croire que Jésus est le maître qui a la puissance sur toutes choses dans le ciel et sur la terre. Puis regardons à notre fardeau, le fardeau de notre vie, et à notre péché qui nous enveloppe comme une horde ennemie, et acceptons ce message. L'ombre de notre vie c'est la croix : elle a été portée, emportée même. Jésus-Christ a été le maître, il l'est et le sera, et le fardeau de ta vie et le péché de ton cœur ne sont plus ton fardeau et plus ton péché. Ils nous encerclent tous, certes, mais ils ne peuvent justement que nous encercler ; ils ne nous appartiennent plus. Jésus est le maître, Jésus est le sauveur ! Déposons-les, cela revient à dire : soyons reconnaissants d'avoir ce maître.

Courons avec persévérance dans la carrière qui nous est ouverte . Serait-ce encore une impossible exigence? Allons-nous répondre : nous avons déjà suffisamment combattu, et nous avons usé de patience, en vain. C'est fort possible. Mais réfléchissons : on nous appelle à un combat que nous n'avons encore jamais combattu , à un combat sans bataille, heureux et joyeux ; heureux et joyeux déjà simplement parce qu'il nous est prescrit et que ce n'est pas un de ces petits combats que nous provoquons par habitude, par hasard ou par folie. Ce combat n'a qu'un risque ; celui de prendre chaque jour au sérieux : Dieux fut en Christ et réconcilia le monde avec lui-même. Combat sans bataille aussi, parce que commencé et mené avec une pleine certitude de victoire, avec patience et confiance. Combat sans bataille, parce que déjà combattu : nous n'avons plus qu'à cueillir les fruits d'une victoire remportée par le maître.

Reprenons : Regardons à Jésus ! Mes chers amis, vous êtes fatigués, résignés, déçus et tristes.- ne voudriez-vous pas en être ? Regardons à Jésus ! Non, ce n'est pas une exigence, ce n'est pas tu dois ! c'est : tu peux, il t'est permis ! Je sais bien que tu voudrais répondre : j'ai déjà essayé si souvent de regarder en haut ; de regarder à tel ou tel homme, à un idéal en cherchant à l'atteindre ; de regarder à cette lumière dont parle l'église chrétienne. J'ai tout essayé sérieusement, mais je n'en puis plus, je suis fatigué.- C'est possible. Il y a dans le monde de hauts sommets, de beaux idéals et de grandes puissances, c'est vrai et nous pouvons y regarder ; mais on finit par s'apercevoir qu'il n'y a rien à regarder. Ce ne sont malgré tout, que des puissances limitées, des sommets restreints dont on se fatigue : nous nous résignons. On ne peut vraiment regarder en haut qu'en fixant son regard sur celui qui s'est assis à la droite du trône de Dieu. C'est à lui seul que l'on peut regarder. Ou bien, ne le pourrait-on pas ? Vas-tu dire encore une fois : Non, je ne peux pas? Je voudrais répondre par cette nouvelle question : peut-on ne pas regarder en haut ? Peux-tu ne pas regarder en haut quand tu entends ces mots : voici ton maître ! il attend que tu regardes en haut, que tu pénètres dans cette autre vie révélée par l'Ascension, dans cet autre monde, dans cette autre patrie, dans cette autre activité.

C'est là ce que tu veux dire : Je ne peux pas? N'est-ce pas justement le contraire: Peux-tu ne pas pouvoir? Dieu soit loué de ce que Jésus-Christ soit ce qu'il est: plus puissant que le monde, plus puissant que toi et moi. Gloire soit à lui, le créateur de paix! A chacun de nous il donne sa paix, aujourd'hui et éternellement.

Amen.

Traduit par Marcel Pasche.

(D'une publication parue chez Heinrich Maier, Bâle.)

Walter Lüti: Prédication du 26 avril 1936, à la Salle d'Oecolampade.

Texte : Daniel III LES TROIS HOMMES DANS LA FOURNAISE.

Mes chers frères,

"Le roi Nabuchodonosor fit une statue d'or haute de 60 coudées et large de six. Il la dressa dans la plaine de Dura, dans la province de Babylone." - C'est ainsi que Nabuchodonosor a l'habitude de bâtir. Il bâtit dans la plaine où les paysans courbent l'échine et baissent la tête sous le fouet des percepteurs d'impôts et de fermage. Il bâtit dans la vallée de Dura, près des huttes misérables où les femmes d'ouvriers gémissent à la meule, où les enfants crient pour avoir à manger, parce que le roi emploie à satisfaire ses caprices de souverain l'or que son peuple arrache à la glèbe. "Six coudées de large et 60 de haut", telles sont les dimensions du crime des grands qui, au prix de la sueur, du sang et des larmes du peuple, bâtissent des statues d'or dans la vallée de Dura, dans la province de Babylone.

Mais Nabuchodonosor n'éprouve aucune joie devant sa statue d'or. Son cœur reste froid même devant l'éclat du précieux métal; l'éclat de l'or reste pâle, terne et froid. C'est pourquoi Nabuchodonosor doit inaugurer la statue de la vallée de Dura. Lorsque les gens viendront, sur commande, admirer son oeuvre, alors seulement son plaisir aura peut-être quelque saveur; car ils doivent tous venir: les satrapes, les préfets, les intendants et les gouverneurs, les grands juges, les trésoriers, les légistes, les fonctionnaires et les magistrats des provinces; tous les peuples, tout le monde, les gens de toutes langues doivent se rassembler devant la statue. Les seigneurs, les satrapes, les juges et tous les puissants doivent attendre, dociles comme des petits enfants devant la porte de la chambre où leur mère garnit l'arbre de Noël.....

Mais pourtant Nabuchodonosor ne se laisse pas abuser. Il sait qu'on ne peut commander l'enthousiasme, il faut le créer: la musique est un bon moyen pour y arriver et l'auteur énumère deux fois, trois fois, ces instruments qui créent l'enthousiasme: Cor et flûte, psaltérion et cornemuse, cithare et trompette, fanfare, toutes sortes d'instruments. Là-dessus le héraut s'écrie: "Peuples, nations et tribus de toutes langues, voici l'ordre qui vous est donné: Quand les instruments commenceront à jouer, vous ne devez pas seulement applaudir, mais tomber à genoux, vous prosterner pour adorer, vous prosterner au commandement, adorer au commandement."

Ils doivent adorer le crime de Nabuchodonosor, ce crime haut de 60 coudées et large de six, ce crime de la vallée de Dura qu'il commet contre son peuple. Et maintenant la statue d'or commence à briller, à éblouir. L'inauguration atteint son plus haut point: les